

Adrien Fournier est l'auteur de l'album *Les plans de la ville (psychogéographie intrinsèque des grands ensembles)* publié aux Éditions Cambourakis en 2009. Présent au Salon de la livre et de la presse jeunesse de Montreuil, il a accepté de m'accorder un entretien.

Les plans de la ville sont une bande dessinée ambitieuse abordant le thème complexe de la vie dans les banlieues. Évitant l'étude sociologique et les clichés récurrents sur le sujet, Adrien Fournier nous invite à suivre le quotidien des habitants de la cité Benjamin Rabier.

Quel a été votre parcours ?

J'ai grandi en banlieue nord de Paris, à Soisy-sous-Montmorency. Mon parcours scolaire a été compliqué. Je suis dyslexique, j'ai connu de nombreux redoublements. J'ai failli être peintre en lettres mais j'ai été « récupéré » en arts appliqués et jugé sur mon dossier artistique. J'ai obtenu un bac arts appliqués. Après six mois aux Ateliers de Sèvres à Paris (qui préparent aux grandes écoles d'art), j'ai intégré l'École des Arts décoratifs de Strasbourg. Au départ, je voulais aller en section illustration mais finalement j'ai préféré aller en art (vidéo). J'ai effectué six mois en Erasmus à Bilbao.

J'ai toujours fait de la bande dessinée et parallèlement l'envie de réaliser des films est présente, les deux sont compatibles. En 2001, je commençais mon film d'animation *Subreptice & cautel* qui est inachevé. Pour ce qui est de la bande dessinée, j'ai fait une reprise de Donald et Mickey. J'ai passé un an sans dessiner de BD puis j'ai auto édité un recueil de sketches *Le pays réel* en 2005. Puis à partir de mars 2006, j'ai tâtonné vers *Les plans de la ville*.

Comment s'élaborent vos travaux préparatoires ? Quelles sont les techniques, le matériel que vous utilisez ?

Je ne fais pas de dessins préparatoires. Cela bloque la créativité d'une certaine manière. En revanche, je travaille sur la structuration de mon récit dans le but de mettre en place une ambiance. Le début est en roue libre. En créant des personnages, il est plus facile de leur attribuer telle ou telle situation, telle ou telle réflexion authentique. Auparavant, j'inventais un personnage par sketch. Aujourd'hui je préfère en créer pour les mettre dans des situations, à l'époque de *Le pays réel* c'était l'inverse. Le choix d'écrire et dessiner un récit continu sur tout un album, c'est pour pouvoir être édité. Mais j'ai aussi envie de rester dans le sketch, de raconter une histoire par page. Je me suis documenté lorsque j'en avais besoin

quand je travaillais sur *Les plans de la ville* pour les architectures essentiellement.

Je dessine sur ces deux albums avec des V5 de Pilote que je modifie pour avoir des traits nets de différentes tailles. Je gratte le papier avec des scalpels et je mets des gommettes sur mes grosses erreurs.

D'où vous vient ce sens du détail ?

Je ne sais pas. Mon sens dominant est l'audition. Mais peut être que mon intérêt pour les trucs ornementaux explique cela, notamment un livre en CE2 qui était truffé d'enluminures du moyen-âge ou encore le travail de l'illustrateur Vincent Sardon. L'art de Jérôme Bosch ou de Bruegel l'Ancien est aussi une référence.



Comment construisez vous les personnages ? Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Constituent-ils des archétypes selon vous?

Les tâtonnements des débuts de projet tel que *Les plans de la ville* font que je crée les personnages lors de l'élaboration de leurs premières actions avant que ce soit leur personne qui crée la situation par la suite.

Je ne construis pas mes personnages sur des archétypes: cela sonnerait faux, il faut que je les ressente instinctivement. Les personnages principaux sont souvent une part de moi-même, je « joue » aussi à partir des gens que j'ai connus (le mythomane, la sœur de Berthy, les flics...). Dès que le personnage est crédible, c'est gagné. Un archétype n'est pas assez complexe pour vivre, il lui faut une psychologie, des attitudes en rupture avec son personnage mais qui n'étonnent pas pour autant.

Les plans de la ville sont un livre sur la banlieue où on ne parle pas de la banlieue, mais où l'on s'attache aux personnages. Leur géographie traverse leur psychologie et induit leurs comportements.

Quelles sont vos influences dans la bande dessinée ? Et hors bande dessinée ?

J'ai très peu d'influences en bande dessinée : Reiser, Franquin, Albert Dubout pour les foules. J'aimais dessiner les foules quand j'étais plus jeune. Il faut ajouter Roberta Gregory, Sempé et Bretécher. Je lis peu de BD même si j'en lis davantage depuis que je suis dans le métier. Je conserve toujours un intérêt pour le fanzine et les autoproduits.

Les activités que je fais à côté m'influencent aussi, la musique, la figuration au cinéma, le théâtre que j'ai pratiqué pendant onze années. J'ai joué aussi bien des classiques comme Molière que des contemporains comme Jacques Prévert, Raymond Queneau, Paul Claudel. J'en retiens la nécessité de comprendre les personnages. Au cinéma, j'aime les films où il y a une certaine tension entre les personnages. Je pense à Preminger, Polanski, Herzog, Buñuel et Romero pour *La nuit des morts vivants* en 1968.

Auteur de bande dessinée, est-ce votre métier à part entière ?

Je fais à côté des petits boulots dans le cinéma, cela me permet de garder un contact avec le milieu du spectacle. Cela mobilise d'un jour à l'autre. Et puis cela laisse du temps pour la BD, car c'est à plein temps. Certains de mes travaux sont exposés à la galerie l'Art de rien, des affiches ou des bannières sont commandées par des particuliers ou des entreprises. J'aimerais être dans un hebdomadaire.

Dans votre enfance quels sont les livres, les auteurs ou illustrateurs qui vont ont marqué, donné envie de faire ce que vous faites aujourd'hui ?

À la maison, il y avait beaucoup de bandes dessinées qui traînaient. Je dessine depuis que je sais tenir un stylo. Je ne sais pas globalement qui m'a influencé mais vers l'âge de 11 ans, époque où j'ai décidé vraiment de faire de la BD, c'est clairement Franquin qui m'a marqué.

Est-il envisageable pour vous d'illustrer le texte, le scénario d'un autre auteur ? De faire une adaptation littéraire ?

Je pourrai pourquoi pas illustrer le texte d'un autre auteur. Chose que j'ai déjà faite avec un travail en cours sur Samizdat dont Philippe Lardaud signe le scénario et l'adaptation du texte de Daniil Harms. Mais l'adaptation littéraire ne m'intéresse pas. Chaque support à son langage.

Était-ce votre premier salon de Montreuil ? En tant que professionnel, visiteur ? Quelles sont vos impressions ?

C'était mon premier salon en tant qu'auteur, j'y viens depuis 1999 comme visiteur. Le salon c'est mieux en tant que visiteur ! Comme professionnel, mes impressions sont mitigées. J'ai apprécié de faire les dédicaces, d'être en équipe avec le personnel et mon éditeur Frédéric Cambourakis, la possibilité de contacts humains, la soirée de clôture, les contacts professionnels et l'éventualité de nouveaux projets. Chaque jour a été différent.

Ce que j'ai moins apprécié c'est la présence des enfants entre 7 et 10 ans. Je n'ai jamais pu supporté les enfants de ces âges, même quand j'avais ces âges. En général, ils sont prétentieux, réacs et sans personnalité. Heureusement que la puberté va leur donner un peu de relief. Quand j'avais ces âges, j'ai cru que j'allais mourir d'ennui.

Êtes vous intéressé par la réalisation d'un ouvrage jeunesse ?

Oui, mais pour les petits. Les Éditions du Rouergue à la fin des années 1990 retenaient beaucoup mon attention. J'aime les livres pour enfants. Si je devais en écrire un, j'aimerais bien que cela porte sur le féminisme pour aller au delà du genre. Ce n'est pas la seule thématique possible. Je lis beaucoup de sociologie et de philosophie, l'ouvrage d'Elena Gianini Belotti *Du côté des petites filles* est une référence pour moi. Je pense, pour aller vite, que faire disparaître le genre libèrera les individus des stéréotypes qui les asservissent et en dehors desquels on ne leur donne pas de possibilité d'exister. *La fabrication des mâles* de Georges Falconet et Nadine Lefaucheur est le pendant viril de Belotti. Quasiment toute la littérature enfantine (principalement les contes) est basée sur la différenciation sexuelle. Je considère qu'on peut parler d'endoctrinement au patriarcat et que de créer des histoires disant en substance « vas y, sois comme tu veux » à un lecteur fait un bien fou à tout le monde.

Pouvez-vous dire quelques mots sur *Le pays réel* ?

Je l'ai écrit pendant mes années aux arts décoratifs. Ce sont des sketches sur la psychologie des personnages, même si au départ je n'en avais pas l'idée d'en faire un recueil. Je voulais adopter un point de vue jugeant le moins possible et s'inspirant du quotidien. Je faisais un tri entre ce qui peut être réalisé par le biais d'un film et ce dont la narration relève de la BD. Ce projet est arrivé à une période où j'avais un certain dégoût pour l'animation. J'avais l'impression que c'était les ordinateurs et les logiciels qui faisaient le film à ma place. Ce qui entraînait en moi une certaine déception. Alors qu'en BD, je sens que je maîtrise le processus d'élaboration.

Je me suis auto édité en 2001, d'autres auteurs, comme Claire Brétecher le font depuis longtemps. J'ai envoyé mon recueil au Comptoir des Indépendants qui n'a pas désiré le distribuer. J'ai opté pour le système du dépôt-vente : le libraire accepte le dépôt et il touche en général 30% du montant des ventes. 150 exemplaires ont été ainsi mis en vente, il est presque épuisé. Grâce à ce livre, Frédéric Cambourakis qui travaillait à la Librairie page 189 (11^e arr. de Paris) et a été intéressé par mon travail.

Parlons de votre dernier projet, *Les plans de la ville* : quelle a été sa gestation ?

J'ai écrit la BD entre mars 2006 et novembre 2008. En décembre, je réalisais la couverture. Le livre était sous presse en février et sortait en avant première le 11 mars pour le Salon du livre, la sortie officielle étant le 30 mars. Dans mon processus d'écriture, j'ai eu des ruptures quand je ne savais pas si j'aurai un éditeur. Dans ces périodes de doute, je voulais finir l'album et parallèlement se dessinait l'idée d'arrêter la BD tout court.

Vous êtes édité chez Cambourakis. Comme s'est fait ce choix ?

Je l'ai choisi car je connaissais son catalogue et après avoir vu son travail en bande dessinée. Très clairement, je voulais travailler avec lui et j'ai eu une très grande liberté artistique. J'ai été étonné du choix de la couverture cartonnée, car c'est la première en BD chez Cambourakis. Cela se révèle être un choix judicieux, une analogie entre l'idée de cité et celle de bloc d'immeubles. Cambourakis édite surtout de la bande dessinée en noir et blanc ce qui correspond à ma vision de ce support. Je pense que la couleur « gâche » la BD. Le noir et blanc ça cisèle ! C'est aussi ma culture fanzine et punk hardcore qui me fait aller dans ce sens.



Que signifie le sous-titre *Psychogéographie intrinsèque des grands ensembles* ?

La psychogéographie, cela vient de Guy Debord, c'est l'influence du lieu sur l'individu. Lors de mon arrivée à Paris en 2005, une rétrospective lui était consacrée. Cette thématique de travail était déjà présente lorsque j'étais aux arts décoratifs, c'est mon analyse a posteriori. Dans l'album cela se traduit par le Auchan du coin, le cache-cache avec la police, la mixité sociale, mais aussi le contraste avec le milieu bourgeois et celui des classes moyennes. Plus globalement, c'est une question d'organisation de l'aménagement du territoire d'un point de vue fonctionnel. Les personnes n'ont plus prise sur leur environnement.

La référence à Benjamin Rabier est assez inattendue, d'où vient-elle ?

Elle vient de la première image du livre: j'ai écrit "vive le" sur le mur et puis après je n'avais plus la place de mettre quoi que ce soit de plus de 3 lettres. En fait "les" et "BR" c'étaient au pif pour remplir le mur. Après je me suis dit que Benjamin Rabier, cet auteur génial qui représente la vieille France à papa pour nommer une cité sordide c'était ce qu'il me fallait. C'est la seule référence non communiste à un nom dans ce livre. Par exemple le collègue Lazare Kaganovitch, il est le responsable des grandes purges staliniennes, un des plus gros assassins du XXe siècle, ou la maternelle Jeannette Vermeersch qui était la numéro deux du PCF et femme du Premier secrétaire Maurice Thorez de 1939 à 1964.

La ville où se déroule l'action est donc une ancienne "banlieue rouge", ça me permet de souligner le décalage entre l'époque d'une utopie identitaire de classe révolue et le dénuement idéologique confus dans lequel se trouvent les banlieues modernes.

Quelle a été la réception du public?

Je pense plutôt bonne pour le sujet, le graphisme et les personnages attachants. J'ai eu des critiques positives dans l'ensemble. Gilles Rochier m'a dit que « c'est la meilleure BD écrite sur la banlieue ».



Toutes les images ont été extraites et reproduites avec l'accord de l'auteur.

Propos recueillis par Florence Carotine. Décembre 2009.